

À L'OMBRE DES SOURIS EN PLEURS

Appeler son chat « Proust », c'est prendre le risque de passer beaucoup de temps à le chercher, perdu comme il doit être dans quelque rêveuse flânerie ou dans quelque sieste paresseuse faite au fond d'on ne sait quel salon mondain. Cependant, pour le romancier Jean Cau, cela s'impose, la ressemblance entre les deux êtres étant par trop évidente : *Même élégance à porter la pelisse, hiver comme été ; même humeur frileuse qui le fait se blottir devant le feu ; mêmes moustaches fines, mêmes yeux.*



Et probablement même goût pour la vie nocturne... Pérégrinations d'irréductibles noctambules qui n'empêcheront ni l'un ni l'autre de trouver leur place dans l'histoire de la littérature française...



ANGES ET DÉMONS

À l'ensorcelante beauté venimeuse de l'Ange bleu, superbement incarné par Marlene Dietrich, on ne peut qu'opposer l'innocente pureté de l'« Ange blanc »,

Bimbo, l'immaculé angora de Paul Klee. Offert par une amie, mais paraissant être *une divinité égarée sur la Terre*, cet Ange blanc, ultime modèle du peintre, va être le témoin des dernières années de création de Klee. C'est donc tout naturellement qu'il apparaît sur la dernière toile du maître, une œuvre inachevée intitulée *La Montagne du chat sacré*.

Une montagne d'amour pour un sacré matou...



APOLLINARIS

Un nom un peu compliqué pour un chat, mais Mark Twain n'allait tout de même pas choisir Huckleberry Finn ou Tom Sawyer. Ce sera donc Apollinaris, mais aussi Bambino, Beelzebub, Blatherskite, Buffalo Bill, Sour Mash, Tammany et Zoroaster.

Fasciné par les chats, l'écrivain prétend y puiser parfois son inspiration. Volontiers sarcastique, convaincu de la supériorité de l'animal, il aime ajouter, avec une certaine malice, que *si l'on pouvait croiser l'homme et le chat, cela améliorerait probablement l'homme, mais sûrement pas le chat*.



ARCHIDUCHESSE DÉMONETTE

L'appellation est à la fois pompeuse, mystérieuse, voluptueuse, satanique..., en un mot : babylonienne. Mais quel nom aurait pu mieux correspondre à l'animal favori de Barbey d'Aurevilly ? L'auteur de *L'Ensorcelée*, littéralement envoûté par cette chatte, dont les yeux d'or semblent enchâssés dans un morceau de velours noir, va

la laisser entièrement régenter son existence. La sienne, et celle du pauvre Bataillon, un chat tigré qui, lui aussi, doit très vite se plier aux volontés inflexibles de l'archiduchesse angora.

Démonette, jalouse, exclusive et ombrageuse, va très vite occuper une place de choix dans la vie de Barbey d'Aurevilly. Ainsi, quand il s'absente, l'écrivain s'arrange toujours pour faire parvenir à sa chatte des caresses par courrier postal. Pour le reste, l'animal prendra aussi une grande place dans sa correspondance, comme dans cette lettre où il annonce à son amie, Mme de Bouglon, l'« ange blanc », l'arrivée de son « démon noir » :

Elle est là, sur ma table pendant que je vous écris, et elle allonge sa patte sur ma plume, délicate manière de me faire faire des maladroites. Je l'ai eue, au sortir du ventre de madame sa mère, et je l'ai élevée. Elle a la pureté d'une vestale – profit net pour un matou futur que je ne connais pas – s'il a du goût pour les filles vertueuses. Ce n'est plus la sauvage Griffette de Valognes qui montait jusque dans les houx, pour massacrer les oiseaux. Celle-ci est la caresse et la suavité faites chatte ! Elle ne me quitte ni jour ni nuit [...]. Ma Griffette sans griffes ne peut s'appeler Griffette. Je l'ai appelée du nom de la femme d'Othello, le Noir. C'est Desdémone pour quand elle ira dans le monde. Mais dans l'intimité c'est Démonette. Miss Démonette vous fait bien ses compliments avec sa patte sur la plume qui vous écrit ces folies. Ah ! surtout, n'allez pas dire en me lisant, quelle vieille fille que ce vieux garçon.

Vieille fille à chats, Barbey d'Aurevilly l'est tout de même un peu, et c'est loin d'être un reproche ! Dandy flamboyant de la littérature française, dont l'extravagance



tapageuse parvient même à effrayer son ami Baudelaire, le « connétable des lettres » peut aussi avoir un air efféminé et hautain, mais uniquement par ce principe de superbe indifférence aux convenances. Un dédain et un mépris du jugement d'autrui que le dandy partage évidemment avec les chats et, surtout, avec sa « princesse de Mauritanie ».



ASTROPHYSICIEN MALGRÉ LUI



Accuser un chat d'avoir mangé une part de gâteau dont on s'est régalé en cachette, ou d'avoir cassé le vase qu'on a malencontreusement soi-même échappé, cela s'est déjà vu. Certes, ce sont des pratiques peu honorables, mais compréhensibles. Après tout, on ne prête qu'aux riches..., et le chat, dont on connaît la propension à faire toutes sortes de bêtises, peut bien, de temps en temps, endosser un peu de la responsabilité de nos propres bêtises...

Cependant, ce qu'il y a de plus singulier, c'est de lui faire partager le mérite universitaire d'avoir cosigné en 1975, dans *Physical Review*, un article sur la physique des particules. L'auteur principal, le professeur J.H. Hetherington, eut l'idée brillante d'associer son chat Willard à ses travaux sur la physique des basses températures et d'autres champs de recherche tout aussi abscons. Certes, on ne répétera jamais assez que le chat est un animal très intelligent, mais la rédaction d'un article de physique quantique relève d'une performance intellectuelle dont peu d'humains seraient seulement capables...

En réalité, J.H. Hetherington écrit bien son article seul, le chat Willard ayant d'autres souris à fouetter, mais en faisant l'erreur d'utiliser dans tout son texte le pronom personnel *we* au lieu du *I*. Un ami lui ayant fait remarquer que le « je » serait plus adéquat pour un article écrit par une seule personne, le professeur se désola d'avoir tout son texte à retaper à la machine à écrire. Estimant que le « je » n'en valait pas la chandelle, le professeur se contenta d'ajouter un collaborateur imaginaire : son chat !



AU BONHEUR DES CHATS

L'homme qui a écrit ces pages bouleversantes mais si belles sur la mort d'un cheval ou sur celle d'un chien, ne peut être qu'un bel et noble esprit, véritable ami des bêtes. Auteur de *La Joie de vivre* et de *Germinal*, Émile Zola est de ces hommes de lettres qui ne peut vivre sans avoir un animal à ses côtés : *Dans mon œuvre, j'ai nommé les bêtes avant les gens, c'est cela qui vous fait sourire ? Eh bien ! Je ne me rétracte pas. Oui, je le répète, je voulais mettre les bêtes et les gens dans mon œuvre ; toutes les bêtes, tous les gens... ç'a été la maison des bêtes, chez nous. Il fut un temps où l'on me trouvait enfermé dans des chambres, à Paris, avec cinq ou six chats.*

Comme beaucoup d'artistes, Zola est particulièrement attiré par cet animal. Au cours d'un entretien avec Georges Docquois rapporté dans *Gens de lettres*, l'écrivain explique combien cette bête a enrichi à la fois son existence et son œuvre : *Les chats, je les aime fort. J'ai commencé par en mettre deux dans les Nouveaux Contes à Ninon : une chatte blanche et une chatte noire. Dans le foyer du théâtre de Bordenave, dans Nana, il y a un gros chat rouge qui n'aime pas l'odeur du vernis dont le vieux comique Bosc s'est enduit*

les joues pour y faire adhérer une barbe postiche. Dans La Faute de l'abbé Mouret il y a un trio de chats. Un d'eux, tout noir, s'appelle Moumou. Ces trois-là sont des chats rustiques, comme j'en ai à Médan. Il y a aussi François, le chat au regard dur, ironique et cruel, d'une fixité diabolique ; François, le matou énigmatique de Thérèse Raquin. Et puis, oh ! Et puis, ma préférée ! La Minouche de La Joie de vivre ; la Minouche, une petite chatte blanche, l'air délicat, dont la queue, à l'aspect de la boue, a un léger tremblement de dégoût, ce qui n'empêche pas cette bête de se vautrer quatre fois l'an dans l'ordure de tous les ruisseaux.

Et en effet, il suffit de lire quelques lignes des *Nouveaux Contes à Ninon* pour comprendre toute l'importance et la place du chat chez Émile Zola. Sans doute faut-il connaître l'esprit félin aussi bien que l'âme humaine pour comparer avec autant de vérité les beautés et les habitudes contraires de ces deux chattes, Françoise et Catherine. Et sans doute faut-il bien comprendre l'auteur pour ne pas s'étonner de voir le narrateur préférer la perversité animale de la seconde à la douceur de la première :

J'ai deux chattes. L'une, Françoise, est blanche comme une matinée de mai. L'autre, Catherine, est noire comme une nuit d'orage.

Françoise a la tête ronde et rieuse d'une fille d'Europe. Ses grands yeux, d'un vert pâle, tiennent tout son visage. Son nez et ses lèvres roses sont enduits de carmin. On la dirait peinte comme une vierge folle de son corps. Elle est grasse, potelée, Parisienne jusqu'au bout des griffes. Elle s'affiche en marchant, prenant des airs engageants, retroussant la queue avec le frémissement brusque d'une petite dame qui relève la traîne de sa robe.

Catherine a la tête pointue et fine d'une déesse égyptienne. Ses yeux, jaunes comme des lunes d'or, ont la fixité, la dureté impénétrable des prunelles d'une idole barbare. Aux coins de ses lèvres minces, rit l'éternelle

ironie silencieuse des sphinx. Quand elle s'accroupit sur ses pattes de derrière, la tête haute et immobile, elle est une divinité de marbre noir, la grande déesse hiératique des temples de Thèbes.

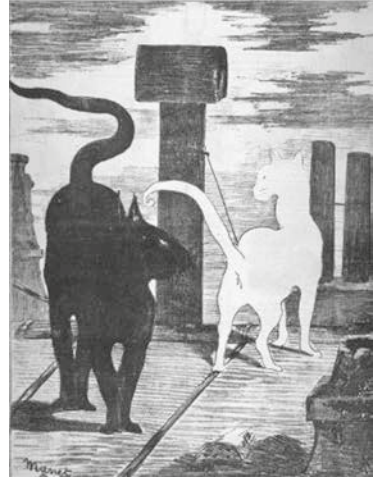
Elles passent toutes deux leurs journées sur le sable jaune du jardin.

Françoise se vautre, le ventre à l'air, tout à sa toilette, se léchant les pattes avec le soin délicat d'une coquette qui se blanchirait les mains dans de l'huile d'amande douce. Elle n'a pas trois idées dans la tête. Cela se devine, à son air fou de grande mondaine.

Catherine songe. Elle songe, regardant sans voir, pénétrant du regard dans le monde inconnu des dieux. Pendant des heures, elle demeure droite, implacable, souriant de son étrange sourire de bête sacrée.

Quand je caresse Françoise de la main, elle arrondit le dos, en poussant un miaulement léger de béatitude. Elle est si heureuse qu'on s'occupe d'elle ! Elle lève la tête, d'un mouvement câlin, me rendant ma caresse en frottant son nez contre ma joue. Ses poils frémissent, sa queue a de lentes ondulations. Et elle finit par se pâmer, les yeux clos, ronronnant d'une façon douce.

Quand je veux caresser Catherine, elle évite ma main. Elle préfère vivre solitaire, au fond de son rêve religieux. Elle a une pudeur de déesse qu'irrite et blesse tout contact humain. Si je parviens à la prendre sur mes genoux, elle s'aplatit, la tête allongée, les yeux fixes, prête à s'échapper d'un bond. Ses membres nerveux, son corps maigre reste inerte sous mes doigts qui la flattent. Elle ne daigne point descendre à la joie d'amour d'une mortelle.



Et c'est ainsi que Françoise est une fille de Paris, lorette ou marquise, créature légère et charmante qui se vendrait pour un compliment sur sa robe blanche ; c'est ainsi que Catherine est une fille de quelque cité en ruine, je ne sais où, là-bas, du côté du soleil. Elles sont de deux civilisations, poupée moderne, idole d'une nation morte.

Ah ! Si je pouvais lire dans leurs yeux ! Je les prends dans mes bras, je les regarde fixement, pour qu'elles me content leur secret. Elles ne baissent pas les paupières, et ce sont elles qui m'étudient. Je ne lis rien dans la transparence vitreuse de ces yeux qui s'ouvrent comme des trous sans fond, comme des puits de clarté pâle où nagent des étincelles ardentes.

Et Françoise ronronne plus tendrement, tandis que les regards jaunes de Catherine me pénètrent comme des tiges de laiton.



AU PAYS DES MERVEILLES

Il était une fois un professeur de mathématiques d'Oxford un peu barbant qui emmène trois jeunes sœurs faire une petite croisière sur la Tamise. *Un personnage guindé, toujours vêtu d'une redingote noire à peine ouverte sur un faux col d'ecclésiastique, promenant un visage aux traits fins et aux accents mélancoliques. Ses cours, qu'il débitait mécaniquement, suscitaient surtout l'ennui, voilà ce qu'on dit du pauvre Charles Lutwidge Dodgson.* Pourtant, le professeur doit tout faire pour leur rendre cette petite excursion le plus agréable possible, car ce sont les filles du doyen de l'université, qu'il convient de ne pas décevoir.

Pour les divertir, il se met à leur raconter l'histoire étrange d'une petite fille à qui il arrive toutes sortes d'aven-

tures extraordinaires. Et là, miracle ! Pour la première fois de sa vie d'enseignant, son jeune public se met à l'écouter sans bâiller. Mieux encore, les trois sœurs sont véritablement passionnées par le récit. La petite Alice Liddell le supplie même de mettre tout cela par écrit. Porté par la fièvre de son premier succès public, le brave professeur va passer toute sa nuit à écrire son conte. Et le lendemain, sans doute soucieux de se faire bien voir du doyen, il offre le manuscrit à sa première lectrice. Elle est ravie, surtout qu'il a donné à l'héroïne son propre prénom. Mieux encore, sa chatte Dinah fait elle aussi partie du récit ! Une histoire va aussitôt se mettre à circuler, et on se met alors de toutes parts à encourager son auteur à la faire publier. Ce sera chose faite l'année suivante ; l'obscur et ennuyeux Charles Dodgson devient Lewis Carroll, auteur d'un phénoménal best-seller : *Alice au pays des merveilles*.

Fidèle à la promesse qu'il a faite à la fille du doyen, Lewis Carroll offre à Alice le premier exemplaire, dans lequel elle peut suivre les aventures d'une petite fille qui s'ennuie et décide de suivre un lapin blanc dans un terrier, où elle fait une chute qui ne semble pas avoir de fin :

